

***La nébuleuse de la tarentule* de Mélissa Verreault (Canada-Québec), Éditions XYZ (Canada-Québec)**

La réunion des membres des comités a présélectionné les 10 romans de l'édition 2024 dont *La Nébuleuse de la tarentule* de Mélissa Verreault. Ce roman, une grammaire du récit, a été plébiscité pour ses pratiques inter et média-textuelles ainsi que ses innovations narratives.

Extrait pp. 145-148 :

QUESTION DE GRAMMAIRE

Mon adolescence est une longue histoire. Dans le sens où je passe mon temps à écrire. Partout, tout le temps. Des débuts de roman dans mes cahiers Canada. Des chansons sur des napperons en papier du Ashton. Des poèmes à l'homme qui fait battre mon cœur. Je participe à des chaînes de lettres dans lesquelles j'embarque plus ou moins contre ma volonté des filles de l'école ; si je ne fais pas circuler le message à mon tour, j'ai peur que ma vie entière soit remplie de miroirs cassés, de chats noirs, d'échelles et de serpents. Je passe des heures dans ma chambre à retranscrire les mots soigneusement, telle une copiste du onzième siècle, croyant que c'est de là, du creux de la noirceur moyenâgeuse, que nous sont parvenus ces messages. Je ne vais certainement pas devenir celle qui rompra l'enchantement et engendrera la perte de l'humanité. Je m'applique à répandre le message comme la peste se répandait jadis dans les grandes villes insalubres. Chaque personne à qui j'offre l'une de ces missives lève les yeux au ciel à la manière d'un condamné à mort. «Ah non, pas moi.» Personne ne veut être l'élu. Je suis la seule, semble-t-il, à prendre un certain plaisir à ce jeu épistolaire. Je redoute qu'il s'avère complètement futile, mais il me donne tout de même l'impression d'appartenir à une famille, un clan. Le club des enlumineurs, ou quelque chose comme ça.

Certains professeurs m'encouragent à envoyer mes récits et mes pièces de théâtre à des concours. Je n'ai aucune chance de les gagner, ils disent ça pour me faire plaisir. Une fois, en secondaire cinq, à ma grande surprise, je suis finaliste à un de ces concours auxquels je participe sans conviction. Je me prends à espérer remporter les grands honneurs. J'essaie de modérer mes attentes. Je déteste être déçue.

Maman me dit que, si on souhaite voir quelque chose se produire, il faut convaincre notre cerveau que ça va arriver, façonner notre esprit pour que notre désir devienne une réalité. Il suffit de visualiser la concrétisation de notre souhait, de nous imaginer sur le podium, un diplôme dans les mains, un numéro de loterie gagnant en poche. Peu importe la nature de ce à quoi on aspire, c'est à notre portée. Suffit d'avoir assez de volonté et d'imagination. Suivant les conseils de ma mère, je me répète pendant des jours la phrase «je vais gagner». Dès que ma tête se vide, cette pensée vient prendre toute la place. Je passe même un après-midi à noircir des feuilles lignées de cette incantation.

Après avoir écrit ces mots des milliers de fois, je ne sais plus ce qu'ils veulent dire. Le sens, mon cerveau, mon poignet, tout est engourdi, pris dans une spirale. Des motifs apparaissent entre les mots quand je les fixe sans essayer de les lire, les blancs prennent vie, le vide qui sépare les lettres semble avoir plus de sens qu'elles, comme si leur forme avait pour but d'indiquer à la lumière où elle doit se poser, quelle zone de la feuille il lui faut éclairer pour que les choses acquièrent leur signification. L'écriture fonctionne soudainement comme le négatif d'une photographie. Peut-être aurais-je dû écrire l'inverse de ce que je pensais pour qu'entre les lignes naisse mon véritable désir ?

Le jour de la remise des prix, quand j'aperçois la scène où aura lieu la cérémonie, le lutrin de l'animateur, les chaises cordées devant lui et le public qui y prend place, composé des parents et des amis de tous les finalistes ; quand je vois leurs visages enjoués, leur tenue du dimanche comme si c'était le Nobel de littérature qu'on s'apprêtait à décerner, le décor de plantes en plastique et de carton couleur pastel; quand il y a un retour de son au moment où le technicien effectue ses derniers tests et que les mères bien coiffées se bouchent les oreilles en grimaçant: je comprends que je ne vais pas gagner.

J'ai rêvé à cette scène éclairée au néon, à ces femmes caricatures d'elles-mêmes, à ce kitsch qu'on tente de faire passer pour du prestige. Quelques nuits auparavant, ils se sont tous révélés à moi dans leur exaltation banale. C'est plus qu'une impression de déjà-vu, plutôt un sentiment de je-verrai-encore, de malaise inlassable qui revient de manière cyclique.

Je ne vais pas gagner.

On annonce toujours le nom des gagnants en dernier, après les discours inutiles, les allocutions pompeuses, les remerciements exagérés, dans un suspense cruel qui entretient les faux espoirs des perdants. Autrement, ils partiraient tous après avoir su que la victoire ne leur appartenait pas. La salle se viderait de son public, qui n'aurait plus aucune raison d'applaudir. Je reste jusqu'au bout de la cérémonie même si je connais l'issue de la mascarade.

J'ai l'habitude d'inventer des histoires de toutes pièces, des fictions où je crois ne laisser aucune trace de moi, mais cette fois-ci, convaincue de la nullité de mes chances, je me suis permis de raconter un fait vécu. De toute façon, même quand mes personnages sortent tout droit de mon imagination, on me demande toujours s'ils sont moi et si je suis eux, l'un n'étant pas tout à fait l'équivalent de l'autre. C'est à se demander pourquoi je me casse la tête à leur trouver des noms originaux. J'aurais tous pu les appeler « Mélisa », les hommes comme les femmes et les enfants. Comme John Malkovich, c'est moi qui occuperais tous les rôles, comblant ainsi le désir de mes lecteurs, qui ne peuvent s'empêcher de me projeter dans chaque peau de papier comme si « créature » et « créateur » n'étaient qu'un seul mot. Les lettres ont beau être les mêmes, l'alphabet n'en comptant que vingt-six, leur ordre revêt une certaine importance. Sinon, cela reviendrait à dire que l'audace est un cadeau, les trésors un ressort, les défauts des sédatifs, les reines sereines, l'énergie ingérée, la voirie ivoire, un voilier olivier, les tiennes intenses, l'écorche cochère, le divorce corvidé, materner rarement, le chenil du lichen.

L'animateur lit mon texte avant de me présenter comme l'autrice. Mon texte me précède, ce qui me décharge d'un grand poids. Je n'ai plus la responsabilité de ce qui est dit.

Je monte chercher mon prix de consolation, une plaque en plexiglas avec mon nom gravé dessus. Il y a une erreur dans mon prénom. *Mélissa*. Je souris pour la première fois depuis mon arrivée. Ce n'est pas tout à fait moi qui ai perdu. Une fois rassise dans l'assistance, je chuchote dans l'oreille de ma mère :

— Ça marche pas, ton truc de visualisation.

Je sors de ma poche les huit feuilles lignées barbouillées de « je vais gagner je vais gagner je vais gagner ». Je les ai apportées en guise de porte-bonheur. Ou de preuve que les résultats ont été contrefaits. Maman lit les pages en diagonale, les replie et me les tend.

— C'est normal, t'as pas utilisé le bon temps de verbe.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Y'aurait fallu que t'écrives « j'ai gagné », comme si c'était déjà fait. Pas que tu formules ça comme un vœu.

Tout est donc une question de grammaire. Je maîtrise encore bien mal le Bescherelle de la destinée.

La femme à ma gauche me demande si mon texte relate une histoire vraie. Je lui réponds que je suis bien mal placée pour le savoir.